

au cours de laquelle nous voyons, chez Lénine, la souplesse céder la place à la plus implacable rigidité pour vouloir la révolution, pour détruire les ennemis et les saboteurs. Lénine même, dans des passages cités par Trotsky, stigmatise cette incapacité à s'adapter aux nouvelles situations révolutionnaires, et fait remplacer une formule de polémique indispensable aux bolchevistes, dans la période précédente, par un « non plus ultra » pour leur politique intérieure. C'est ici la grande question de la tactique communiste et de ses dangers dont nous discutons depuis des années, en laissant de côté les conclusions qu'on peut obtenir dans le but d'empêcher le nuisible « escamotage » du vrai contenu révolutionnaire des enseignements de Lénine.

Trotsky expose comment Lénine admit, évidemment, que la Révolution russe, même avant l'avènement du socialisme en Occident, en passant par la phase transitoire de la Dictature démocratique, c'est-à-dire par la phase petite-bourgeoise, devait arriver à la phase de la dictature intégrale communiste. La droite, en préconisant un gouvernement de coalition ouvrière et en condamnant la lutte insurrectionnelle, montrait sa volonté de se rallier à la position mencheviste, selon laquelle la Russie, même après avoir été libérée du tzarisme, devait « attendre » le triomphe de la révolution socialiste dans les autres pays avant de dépasser même les formes de la démocratie bourgeoise. La préface de Trotsky condamne énergiquement cette erreur vraiment caractéristique de l'anti-léninisme.

Ces problèmes furent énergiquement discutés par le Parti à la conférence d'Avril 1917. Depuis lors Lénine ne cesse d'insister fortement sur l'idée de la prise du pouvoir. Il met en déroute la duperie parlementaire, appelle « honteuse », plus tard, la décision du Parti de participer au « Préparation », assemblée démocratique provisoire, qui est convoquée en attendant l'élection de la Constituante.

Depuis Juillet, tout en suivant avec la plus grande attention l'évolution de l'orientation des masses et tout en sachant s'imposer une période d'attente, après « l'essai » et la vérification de l'insurrection échouée en ce mois, il met en garde les camarades contre les tromperies mêmes de la « légalité soviétique ». Il dit en d'autres termes qu'il ne faut pas se lier les mains en renvoyant la lutte, non seulement à la convocation de la Constituante, mais aussi à celle du II<sup>e</sup> Congrès des Soviets et aux décisions de la majorité de ceux-ci, qui pourra encore rester aux opportunistes, après que l'heure de renverser, avec les armes, le gouvernement démocratique aura sonné. Il est vrai qu'à un certain moment il dit qu'il aurait conduit le Parti au pouvoir, même sans les Soviets, et à cause de cela, quelques droitiers l'appellèrent « blanquiste ». Et Trotsky (sur lequel voudraient s'appuyer les cham-

pions imbéciles de la démocratie contre la thèse dictatoriale bolchevique) fait remarquer, encore une fois, aux camarades européens que nous ne devons pas nous faire aucun fétichisme majoritaire, même pas des soviets.

Notre grand électeur, c'est le fusil entre les mains de l'ouvrier insurgé, qui ne pense pas à déposer des bulletins, mais à frapper l'ennemi. Cela n'exclut pas la conception léniniste sur la nécessité d'avoir les masses avec nous et l'impossibilité de substituer à leur action révolutionnaire celle d'une poignée d'hommes résolus. Mais, ayant les masses avec nous, et c'est l'argument en discussion, il faut un Parti et un Etat Major qui ne se perdent pas en dérivatifs et en tergiversations. Nous pouvons attendre les masses, et cela nous est possible, mais le Parti ne pourra pas se faire attendre par elles, sous peine de la défaite. Voilà une façon de formuler le terrible problème qui pèse sur nous, puisque la bourgeoisie est encore debout.

Le 10 octobre 1917, le C. C. du Parti bolchevik décide l'insurrection. Lénine a vaincu.

\*\*

Mais la décision n'est pas prise à l'unanimité, les dissidents adressent le jour suivant une lettre « Sur la situation présente » aux organisations du Parti dans laquelle on stigmatise la délibération de la majorité, on déclare l'insurrection impossible et la défaite certaine. Le 18 Octobre les droitiers écrivent à nouveau contre la décision du Parti. Mais le 25 Octobre l'insurrection a gagné et le gouvernement soviétiste s'installe à Pétersbourg. Et le 4 novembre, après la victoire, les dissidents démissionnent du Comité Central, pour avoir la liberté d'en appeler au Parti pour soutenir leurs idées : on ne devrait pas — comme Lénine le veut — constituer un gouvernement de parti, mais il faudrait se servir du pouvoir conquis afin de former un ministère avec tous les partis « soviétistes », c'est-à-dire les mencheviks et les représentants socialistes-révolutionnaires de droite dans les Soviets. On devrait également convoquer la Constituante et la laisser fonctionner : dans le Comité Central cette thèse est à nouveau apportée jusqu'au moment où la ligne de Lénine prévaut et où la Constituante est dispersée par les gardes rouges.

L'historique du dissentiment, si l'on veut, est brève. Les camarades dont il s'agit « ont reconnu leur faute ». C'est très juste, mais il ne s'agit certainement pas de taper sur des camarades. Qu'ils aient reconnu leur faute devant le fait de la Révolution victorieuse et se consolidant, c'était inévitable, à moins de tomber complètement dans la contre-révolution. Le problème reste et il émerge dans toute sa gravité de cette simple observation : si Lénine était resté en minorité dans le C. C. et si l'insurrection avait échoué à cause de la méfiance répandue au préalable par les chefs, ceux-ci au-

raient parlé justement dans les mêmes termes qui sont employés par les camarades responsables de la Direction du Parti allemand au cours de la crise d'Octobre 1923. Ce que Lénine conjura en Russie, l'Internationale n'a pas su le conjurer en Allemagne. Dans ces conditions l'Internationale, si elle veut réellement vivre dans la tradition de Lénine, doit faire en sorte de ne pas se trouver encore dans la conjoncture qu'elle a traversée en 1923 : l'histoire n'est pas généreuse en situations révolutionnaires, et le fait que nous n'utilisons pas ces situations laisse de douloureuses suites que nous tous connaissons, et dont, tous, nous souffrons.

Les camarades devront considérer que le contenu du débat est justement ici, s'ils veulent se reporter aux raisons pour lesquelles Trotsky a reçu un blâme.

Pour ce qui concerne le camarade Trotsky, les problèmes qui ont été soulevés sont ceux que j'ai exposés : il est vrai que d'autre part on a répondu en faisant le procès de toute l'activité politique développée par le camarade Trotsky pendant sa vie entière ; on a parlé d'« un trotskysme » qui, en s'opposant au léninisme, se développe depuis 1903 jusqu'aujourd'hui sur une ligne continue, et on le présente comme une lutte « de droite » contre les directives du Parti bolchevik. Par ces moyens on a envenimé le débat, mais surtout on a détourné la discussion en éludant le problème vital que Trotsky a posé dans les termes que nous avons rapportés.

Je ne peux que parler brièvement des accusations qu'on a portées contre Trotsky dans un domaine étranger à celui de sa Préface.

Un trotskysme a existé de 1903 à 1917. En effet celui-ci était une attitude de centrisme et d'équilibre entre mencheviks et bolcheviks, plutôt confus théoriquement, allant pratiquement de gauche à droite, et justement combattu par Lénine sans trop de courtoisie, comme Lénine savait le faire avec ses contradicteurs. Dans aucun de ses écrits d'après 1917, Trotsky ne revendique ses opinions d'auparavant. Il les reconnaît comme erronées : dans sa lettre au C. C. il dit « qu'il considère le trotskysme comme un courant disparu depuis longtemps ». On l'accuse d'avoir parlé seulement de « fautes d'organisation ». Mais la rupture de Trotsky avec son antiléninisme passé, on ne doit pas la chercher dans un acte légal d'abjuration, mais dans ses œuvres et dans ses écrits d'après 1917 qui en font incontestablement le deuxième des bolcheviks. Dans sa préface Trotsky veut marquer son accord avec Lénine avant Octobre et en Octobre, mais il se reporte explicitement à la période qui a suivi Février et il observe que, même avant d'arriver en Russie, dans des articles écrits en Amérique, il exprima des opinions qui se rencontraient avec celles de Lénine dans ses lettres de Suisse. Par cela, il ne songe pas à cacher que c'était lui qui, devant les enseignements de l'his-

toire, se portait sur le terrain de Lénine qu'il avait jadis combattu à tort.

Trotsky discute avec le droit et la position d'un membre du Parti bolchevik qui reproche à la droite de son parti une attitude qui répète les erreurs menchevistes dans la période de la Révolution.

Le fait d'avoir été, dans la période précédant la Révolution et la lutte suprême, loin de ces erreurs et à côté de Lénine, donnait seulement de plus grands devoirs aux lieutenants de Lénine pour soutenir utilement l'action et pour ne pas glisser dans les erreurs de droite.

On change les termes réels du débat, et l'on profite de l'information unilatérale lorsqu'on veut attribuer à Trotsky la thèse de l'impossibilité de la révolution prolétarienne en Russie, thèse que la Préface de 1917 critique au contraire comme ayant déterminé l'erreur des droitiers.

Si nous admettions qu'il y ait un nouveau trotskysme, ce qui n'est pas du tout vrai, personne ne saurait l'assimiler à l'ancien. De toute façon le nouveau trotskysme serait à gauche tandis que l'ancien était à droite. Et, entre les deux, une période de magnifique activité communiste de Trotsky se place, que tous les autres collaborateurs de Lénine reconnaissent d'ailleurs comme rigoureusement bolchevique. Où la polémique de Lénine contre les opportunistes se trouve-t-elle mieux appuyée que dans les écrits de Trotsky, et il suffit d'en citer un seul : « Terrorisme et Communisme » ? Dans tous les Congrès du Parti Russe, dans les Soviets, dans l'Internationale, Trotsky a fait des discours et des rapports qui définissent d'une manière fondamentale la politique du communisme dans les dernières années, et, jamais, on ne les a opposés à ceux de Lénine dans des questions centrales ; jamais, absolument, si nous parlons des Congrès internationaux dont Trotsky a toujours préparé les manifestes officiels, dans lesquels il a partagé, pas à pas, avec Lénine, la polémique et l'œuvre accomplie pour consolider la nouvelle Internationale, pour la débarrasser de ses résidus opportunistes. Aucun autre interprète de Lénine ne rejoint à ce moment la solidité de conceptions de Trotsky sur les questions fondamentales de la doctrine et de la politique révolutionnaires, tandis qu'il reste à la hauteur du maître dans l'efficacité de l'exposition et de la présentation de ces postulats, dans la discussion et dans la propagande.

Je ne veux même pas parler de la part que Trotsky a eu en tant que chef de la lutte révolutionnaire et de la défense politique et militaire de la Révolution parce que je n'ai ni la nécessité ni l'intention de faire l'apologie de Trotsky, mais je crois que, ce passé, on doit du moins l'invoquer pour faire ressortir l'injustice de l'exhumation de l'ancien jugement de Lénine sur l'amour de Trotsky pour « la phrase révolutionnaire » et de gauche, insinuation qu'il est bon de réserver à ceux qui ont montré